

1925-2025

UN AN AVEC HOWARD PHILLIPS LOVECRAFT

#134 | 16 MAI 1925

« Je n'essaierai pas encore d'esquiver ces réunions formelles — l'essentiel est de se débarrasser de ces allées et venues quotidiennes et des flâneries à la cafétéria, qui sont la mort de toute vie intellectuelle personnelle ou de tout accomplissement créatif. Il sera difficile de mettre le gang de côté, mais avec tact, j'y parviendrai certainement. »

*Une semaine importante, qui s'amorce ce 16 mai ? Oui, parce que nous avons l'appui de la lettre en cours d'écriture à Lillian, qui sera bouclée le 20 mai. Aujourd'hui, journée chargée, avec Frank Belknap Long on aide George Kirk à déménager un stock de livres, il remerciera par une invitation à leur petite cantine italienne de Downing Street. Mais annonçons le programme : l'écriture prend enfin le dessus. Demain, il se cachera dans son alcôve pour que ses copains ne voient pas de lumière sous la porte et le croient sorti. Après-demain, ce sera porte ouverte et dîner commun, mais avec le courage de dire non à plus, et revenir écrire. Ensuite ? Bon, ça ne se règle pas comme ça, un tel changement de vie, mais le changement de phase, dans ce « 1925 diary » est irréversible.*

[1925, samedi 16 mai]

---

Up 9:30 a m by GK knocking on pipes — Sonny arrive — WRITE  
AEPG//// Start — G Central — Penfold ho. 10 E. 40 St interior —  
library — contents — Social Register — cabs — loading — off to 4th Ave.  
— unloading — bookstalls — Bway — Police Parade — Sonny lv. —  
Downing St. — subway — umbrella — home & read — retire 5 a m.

*Réveillé à 9h30 par Kirk cognant sur les tuyaux. Arrivée de Belknap.  
Écrit à tante Annie. On part. Grand Central, puis chez Penfold au  
10 de la 40ème rue Est. Ce qu'il y a dans sa bibliothèque. Il est dans le  
Who's who. On charge les livres dans deux taxis puis retour 4ème  
avenue, on décharge. Bouquinistes. Défilé de la police sur Broadway.  
Sonny file par le métro. Puis Downing Street, métro. Je passe  
reprendre mon parapluie. Retour, lecture, couché 5h du matin.*

Fin des lettres perdues : celle du 20 mai à Lillian comporte un récit presque picaresque de cette journée du 16 (de quoi regretter encore plus la série des lettres perdues depuis un mois), « monstrueux » défilé de la police inclus. Ainsi vérifie-t-on que Kirk, qui a déménagé deux semaines plus tôt, conserve pour l'instant la chambre à l'étage du haut pour y entreposer ses livres. Mais il a désormais à sa disposition une deuxième chambre, Orange Street, pour entreposer ses propres livres, et c'est au 97 de la 4ème avenue, qu'a loué Martin Karmin pour la librairie qui va ouvrir début juin, dans deux semaines, qu'ils doivent transporter leur chargement de livres. D'où se rendre à trois jusqu'à Grand Central, réservant deux taxis (Lovecraft insiste sur le deux, luxe inouï). Il semble que Penfold ait été un érudit de renom (répertorié dans ce « social register » qu'est le Who's Who de l'époque ?), et après son décès Kirk vient de racheter aux enchères un lot de 750 livres. Lovecraft est touché de ces meubles, tapisseries, tableaux, emballés pour l'encan, maintenant que l'appartement « va être revendu à de quelconques parvenus ou pire ». Précision pas neutre que cet appartement lui évoque la maison de l'enfance, ce « 454 » vendu après la mort du grand-père maternel (« fait écho à ce *pang* que j'entends encore à vingt-et-un ans de distance »). Les chauffeurs de taxi attendent chacun devant sa voiture et les trois hommes font la navette. Ensuite il s'amuse d'eux trois, se comparant à un cortège funéraire pour parcourir les quelques centaines de mètres jusqu'au nouveau local où ils les entreposent. Ensuite, ils « font » les bouquinistes au coin de la 4ème avenue et de Union Square (c'est lui-même qui met entre guillemets le « *do* » de *we proceeded to "do" the adjacent bookstalls*) et pour 10 cents

repartira d'une des boutiques avec une édition rassemblant les romans « gothiques » de Bulwer-Lytton (« moins dans la poche mais plus dans la main », écrit-il : *less in my pocket and more in my hand*) et en particulier son récit *Zanoni* de 1842, toujours pour l'essai sur le rôle de l'horreur dans l'histoire de la littérature. « Malgré la haute dose de rhétorique indigeste et de romantisme vide », écrira-t-il des romans d'Edward Bulwer-Lytton : on comprend que 10 cents aient suffi pour l'achat de cette édition en deux volumes, qu'il conservera. Elle lui est nécessaire pour examiner un rouage précis : comment le gothique du XIX<sup>e</sup> a engendré une forme de littérature populaire, où se dilue sa propre langue et s'affirment des archétypes de sujets (le mot *plot* dont il fera aussi une anthologie, cette « liste de sujets » pour l'invention surnaturelle qui est un étrange texte, condensant par exemple en cinq lignes une bonne dizaine de thèmes d'Edgar Poe pour reprendre liberté par rapport à leur charge imaginaire). L'essai à venir, et justement parce qu'il est antérieur aux récits fantastiques majeurs de Lovecraft, les replaçant dans une perspective littéraire qui aurait dû un peu mieux vacciner contre toute cette iconographie à venir, où le visage de Lovecraft, quitte à le grimer en redingote ou zombie, en fait une naïve allégorie de ses propres personnages. À part ça, ma mère aussi connaît aux tuyaux du chauffage pour faire remonter mon père de son garage. À Harvard, un match de base-ball tourne mal : les perdants s'en prennent à la bibliothèque. Zut alors, à Paris un monsieur Ribaud, escroqué par des faussaires peut-être, mais même les experts incapables de reconnaître les originaux des copies. Épidémie de chapeau de paille (même Lovecraft en a un) : publicités à chaque page — et à chaque marque son archétype de client ! Puis ces vingt pigeons spécialement entraînés qu'on embarque dans l'expédition MacMillan : comme aux vieux marins, on leur donnera du tabac à chiquer.



*Broadway, parade de la police, mai 1925.*

*New York Times*, 16 mai 1925. De Washington, le 15 mai. Vingt pigeons hautement entraînés, capables chacun de voyager 800 kilomètres par jour et de retrouver Anacostia (District de Columbia), leur base initiale, feront partie de l'équipement du commandant Donald MacMillan pour son équipée arctique aérienne. Les pigeons seront embarqués dans les trois hydravions qui partiront d'Etah, dans la région polaire, sous le commandement du lieutenant R E Byrd. Ces pigeons, qui sont propriété de la Navy, sont d'une valeur inestimable. Ils pourront transmettre un appel au secours des hommes qui accompagnent le commandant MacMillan, dans son projet de cartographier la région inconnue séparant l'Alaska du pôle Nord. Les oiseaux seront convoyés par express jusqu'à Boston, où un entraîneur expérimenté de la Navy instruira les aviateurs su kilos de pois canadiens, 100 kilos de blé et 100 kilos de maïs, ainsi que 15 kilos de tabac à mâcher qui leur servira de désinfectant. Ces pigeons ont été entraînés depuis de longs mois à des vols de longue distance en région froide.

## **CRACK NAVY PIGEONS FOR ARCTIC FLIGHT**

**Twenty Will Accompany Fliers on  
MacMillan Expedition—Could  
Summon Aid.**

*Special to The New York Times.*

WASHINGTON, May 15.—Twenty highly trained carrier pigeons, each capable of traveling 500 miles a day and able to find Anacostia, D. C., their home station, will form a part of the equipment of Commander Donald MacMillan's air dash for the North Pole. The pigeons will accompany the three navy planes that will hop off from Etah, in the Arctic region, under command of Lieut. Commander R. E. Byrd.

The pigeons, which are the property of the navy, are of great value. They will be relied on to bring back calls for help from the men who will assist Commander MacMillan in the task of charting the unknown region lying between Alaska and the North Pole, should succor be needed. The birds will be sent by express to Boston, where an experienced navy pigeon trainer will explain to the aviators how to feed the pigeons and the proper temperature for their baths when they are at the base at Etah.

A generous quantity of food will be taken north for the pigeons. This will include 300 pounds of Canada peas, 200 pounds of Kaffir corn and 200 pounds of Red Cross pigeon grit. Twenty-five pounds of tobacco also will be provided to give the pigeons a chewing ration and provide for a disinfectant. These pigeons have been in training for several months in preparation for long flights in a cold country.

## PAINTER FAILS TO TELL COPY FROM ORIGINALS

Collector, Sued for Sale of Alleged  
Spurious Paintings, Defies  
Paris Experts.

Copyright, 1925, by The New York Times Company.  
By Wireless to THE NEW YORK TIMES.

PARIS, May 15.—A former French officer named Ribaud, sued for the sale of a collection of paintings since alleged to consist of spurious copies, this afternoon in a Paris court defied art experts, dealers and critics to distinguish the original pictures of modern masters from copies or to disprove the authenticity of canvases claimed to be Corots, Renoirs, Daumiers, Manets and those of other great painters.

The Judge was informed that painters who are still living failed to recognize their own canvases included in the collection. Paul Chabas, calling as a witness M. Paul Chabas, the painter of "September Morn," insisted Chabas recognized his own handiwork.

M. Chabas hesitated a long while and finally expressed himself unable to declare if it was a forgery.

"It may have been a sin of my youth," he concluded amid loud laughter.

The case arose over a dispute concerning thirteen paintings in the collection attributed to Eugene Carriere, painter of the famous "Maternity," in the Luxembourg Gallery. These M. Ribaud sold for 300 francs apiece. The Judge, who expressed wonder that anybody should be naïve enough to expect genuine Carrieres at that price, reserved his judgment for a fortnight.

## Lampoon Editors Plaster Crimson Quarters With Mud in Revenge for Derisive Trick

Special to The New York Times.

CAMBRIDGE, Mass., May 15.—Editors of Harvard's Lampoon and Crimson today substituted fists for literary volleys and as a result a hurry call was sent for the Harvard police. They went in a body to the building of the Crimson, pried combatants apart and dispersed the invading editors of the Lampoon.

The walls of the Crimson building were plastered from top to bottom with oozy mud. The sanctum, in which a valuable library is housed, was a morass of slime. Small fires filled the place with smoke and books were scattered all over the building as well as outside when the police reached the scene.

The trouble started over the annual Lampoon-Crimson baseball game, at which each side annually claims a victory. The Crimson this year could not wait until after the game to boast of

triumph. When the Lampoon editors arrived in their tally-ho to play ball they were greeted by their prospective opponents with a special four-page issue of the Crimson detailing the disastrous defeat of the Lampoon.

Matters became worse when the Lampooners discovered the Crimson crew wore women's attire and had no intention of playing.

While the dejected Lampoon editors were riding back to their quarters some one suggested an attack on the Crimson building. A score of the editors soon swarmed there to find only half a dozen defenders, unprepared for the attack which followed.

The Crimson printing plant was hurriedly locked up, but the visitors made havoc everywhere else. With the arrival of Crimson reinforcements the fight waxed fast and furious.

Both sides kept watch of their respective buildings for the remainder of the day after the police had restored order.

## ANNEXE

*Lettre à Lillian Clark, 20 mai 1925,  
premier extrait : 16 et 17 mai.*

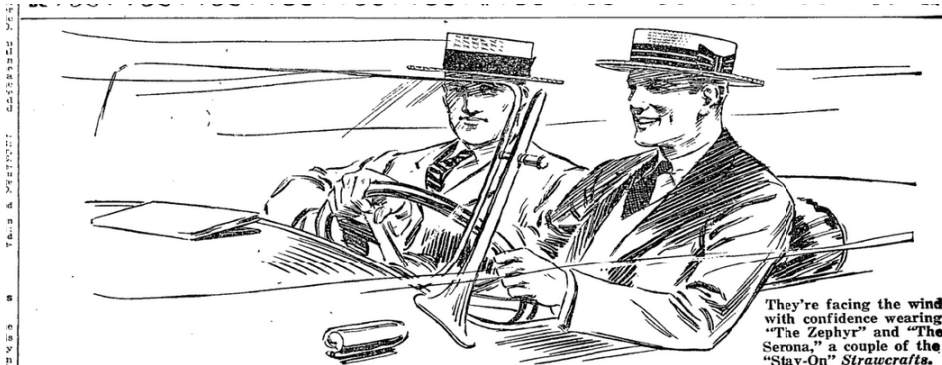
Et le journal ? Voyons voir — je suppose que je me suis arrêté samedi matin avec cette note griffonnée à l'extérieur de l'enveloppe d'A.E.P.G. alors que Kirk, Belknap et moi nous préparions à descendre en ville pour transporter quelques livres d'une maison privée en voie de désintégration vers le nouveau magasin du 97 IVème Avenue loué par Kirk et son ami de Cleveland. Nous descendîmes du métro Grand Central, prîmes *deux* taxis (car le chargement devait comprendre 750 livres) et partîmes pour notre point de chargement — la résidence de feu Edward Penfold au 10 E. 40th Street — Kirk dans un taxi et Sonny et moi dans l'autre. La distance n'étant que de quelques « blocks », nous nous sommes préparés à transporter une brassée après l'autre, pour que les deux chauffeurs les emballent dans les machines qui attendaient. La maison s'est avérée être une maison new-yorkaise typique du milieu de l'époque victorienne, d'un type patricien tranquille, car Penfold était un érudit et un gentleman, inscrit au Who's Who. Il était déchirant de la voir démantelée — de beaux meubles gothiques et sculptés de style Tudor mis aux enchères, des tableaux décrochés, des objets d'art dispersés ou bien — plus pathétique encore — ici et là restés à leur place d'origine comme des rappels moqueurs de la domesticité aristocratique en train de se dissoudre. La bibliothèque respirait intimement la personnalité riche et austère du défunt — lambris de chêne avec manteau de cheminée, pilastres d'ordre ionique et, de chaque côté, des étagères soignées atteignant presque le plafond lambrissé. Un sanctuaire et une retraite de bon goût qui disparaît à jamais pour être remplacé par un détestable ménage de parvenus ou pire encore ! Belknap et moi avons presque versé des larmes, quand Kirk était d'autant plus heureux qu'il est relativement insensible à ces ambiances. Je revoyais la chute de 454, et je me faisais l'écho des souffrances qui sont encore fraîches après vingt-et-un ans. Les livres enfin chargés, nous nous dirigeâmes comme un cortège funèbre à deux voitures vers la IVème Avenue jusqu'au numéro 97. Là, nous avons constaté que les travaux des menuisiers n'étaient pas suffisamment avancés pour nous permettre de les entreposer, et nous avons donc dû demander au gardien d'une boutique voisine inoccupée de les accepter en dépôt. Les livres déchargés et les taxis renvoyés, nous avons tous trois pris une longue inspiration et poussé un soupir de soulagement. Les volumes eux-mêmes sont pour la plupart splendides et de bon goût, révélant le goût de Penfold et excitant ma cupidité. Je pense plutôt que le généreux Kirk a l'intention de me donner un recueil de Pope imprimé en 1760 ou 1770 qui m'a

tapé dans l'œil, mais j'essaierai de l'en dissuader. Enfin, s'il parvient à retrouver tous les volumes éparpillés. Notre tâche accomplie, et les réflexions appropriées faites, nous sommes allés « faire » les étals de livres adjacents car, comme vous le savez probablement, cette partie de la IV<sup>ème</sup> Avenue, juste en dessous d'Union Square, est en train de devenir le centre le plus dense de tous les centres de livres. Ici, je dois admettre que je suis tombé en disgrâce en ce qui concerne les achats, n'y trouvant pour la plupart que des romans bizarres hors un grand volume de Bulwer-Lytton incluant *Zanoni*, *A Strange Story* et *The House and the Brain* et qui, pour seulement dix cents, s'est avéré un appât fatal ; et je suis parti de l'Emporium Schulte avec moins dans ma poche et plus dans ma main. Mais seulement dix cents, qu'on s'en souviennne ! En retraversant la ville, nous avons été bloqués sur Broadway par une monstrueuse parade policière, à laquelle Sonny a échappé en plongeant dans un métro qui rentrait chez lui, mais Kirk et moi avons continué jusqu'à Greenwich Village, où au numéro 17 de Downing Street (pas le numéro 10 !) nous avons retrouvé le petit chat tigré revenu, et qui s'est assis sur les genoux de Grand'Pa aussi sereinement que l'un de ces chatons de Tilden et Thurber pendant tout le repas de spaghettis italiens que Kirk a insisté pour payer. À ce stade — avec cette chronique détaillée d'une matinée mondaine — vous pouvez douter en souriant de l'authenticité du retrait du monde du vieux Theobald, mais attendez un peu ! Il était 14 heures et Kirk était prêt pour un après-midi de flânerie dans les librairies et les cafétérias — il avait déjà proposé d'aller prendre un café au Sheridan Square (où vous aviez tenté ce veau pané que vous n'avez pas aimé) puisque le restaurant de Downing Street n'offre pas ce luxe — mais que pensez-vous que Grand'Pa ait fait ? Je vais vous le dire ! Le vieux monsieur s'excusa très poliment, s'inclina très bas et prit le métro — tout droit chez moi, James — où il resta assis à lire et à écrire tout le reste de la journée, se retirant le soir se levant le lendemain pour mettre ses livres sous son bras et partir pour une journée solitaire en plein air dans le parc de Fort Greene, donc à proximité. Là, sur un banc adossé à une pente verdoyante isolée, j'ai lu toute la journée, ne m'arrêtant qu'au crépuscule, puis j'ai repris le chemin du retour, m'arrêtant au Johnson, le restaurant de spaghettis pour mon dîner dominical habituel, agrémenté de boulettes de viande avec les spaghettis, d'une glace à la vanille et d'un café. Soit dit en passant, à quelques pas de là, de l'autre côté de Willoughby St., j'ai trouvé un restaurant spécialisé dans les haricots cuits au four. Il était fermé le dimanche, mais je l'essaierai bientôt. Haricots, quinze cents, et supplément saucisses de Francfort vingt cents. Oui, un endroit qui mérite qu'on s'y attarde ! Après le dîner, j'ai pris quelques provisions au magasin le moins cher ouvert le dimanche, puis je suis revenu à la maison, pris l'une des

454 chaises de ma salle à manger et me suis préparé pour une soirée dans mon alcôve, avec une pile de livres ! On frappa à la porte, mais je n'étais pas là. Les fenêtres et les fissures de la porte ne laissaient voir aucune lumière. Qui s'occuperait de savoir où j'étais allé ? Et ainsi de suite jusqu'à l'heure du coucher, où je me suis tranquillement endormi, me réveillant lundi midi et reprenant ma lecture et mon écriture. Ayant des provisions, je ne suis pas sorti ni ne me suis habillé, et, le soir venu, ai décidé qu'il ne serait pas politique de sortir à nouveau. Deux nuits consécutives sembleraient étranges *au début*, mais lorsque l'habitude de la vie en bande se sera un peu affaiblie, le paraîtra moins. J'ai donc laissé la lumière bien apparente et, bien sûr, Loveman est passé. Maintenant, admirez la subtile stratégie ! J'ai été cordial, mais suis resté en pantoufles et robe de chambre. Je me suis excusé, et n'ai pas abordé de sujets nouveaux ou personnels. Avec la vue de mes écrits qui s'amoncelaient autour de moi et le fardeau de la conversation qui pesait sur lui seul, mon invité ne s'est pas prélassé dans ma Morris Chair jusqu'à l'heure habituelle, mais a rapidement migré vers l'autre de Kirk, non sans avoir promis de passer me voir en redescendant. Une demi-heure s'écoule, et j'écris toujours. Viennent alors les trois coups familiers de Kirk sur le tuyau du radiateur — auxquels je dois répondre, puisqu'il sait que je suis à la maison. Mais la réponse se fait volontairement attendre et, quand j'arrive, je suis cordial et n'alimente guère la conversation. Une autre demi-heure, et Loveman s'en va — avec une parfaite cordialité — tandis que Kirk se met en position d'obtenir une faveur — chose que je suis particulièrement heureux de lui accorder, puisqu'il m'a virtuellement imposé tant de courtoisies substantielles. Il semble qu'il ait également traîné — ou travaillé — dans sa robe de chambre, et qu'il ait déjà eu envie de manger, mais qu'il n'ait pas voulu se donner la peine de s'habiller. Comme j'étais moi aussi sur le point de dîner, je l'ai invité avec la plus grande hospitalité, lui ai préparé et servi des spaghettis A & P, du fromage, du pain et des gaufrettes à la vanille dans ma plus belle porcelaine bleue, après quoi, presque immédiatement après, je lui ai souhaité courtoisement le bonsoir et lui aussi a senti qu'il n'était pas souhaitable de s'attarder, étant donné l'ambiance particulière qui régnait. Pendant tout ce temps, j'avais fait des allusions légères et plaisantes à ma réforme littéraire, à la fois à Kirk et à Loveman, et j'avais parlé du travail considérable qui m'attendait. Il était donc facile d'organiser le lendemain en prenant l'initiative de leur dire quand je les reverrais — en disant que je les verrais à la réunion régulière des garçons *le mercredi*, ce qui excluait virtuellement le mardi. Ainsi, je pouvais être sûr d'avoir un mardi soir tranquille SANS avoir à me retirer dans l'alcôve. C'est ainsi que je me suis reposé, que je me suis levé mardi après-midi, que j'ai écrit



des lettres sans être dérangé jusqu'à tard dans la nuit, que je me suis reposé à nouveau et que je suis à nouveau sur le pont, sans avoir regardé un visage humain dans l'intervalle.



They're facing the wind with confidence wearing "The Zephyr" and "The Serona," a couple of the "Stay-On" Strawcrafts.

## Let the Wind Blow!

**F**ront SÉAT or rear—Town or Country—  
Strawcraft Straws stay with you despite sudden blasts. Ingenious cushioning of the interior and the "give and take" of the weave enable them to cling firmly, yet gently, and give unusual comfort to any shaped head. This "stay-on" feature enables Strawcrafts to long retain the smart style and immaculate appearance we give them. In rough and close weave sennits, fancy China braids and novelties. Priced reasonably at your hatter's.

*The Wind Won't  
Budge a Strawcraft  
Live Straw*

**Strawcraft**  
LIVE STRAWS  
TRADE MARK  
REG.

**\$2.85**

*Others Up to \$5.00*

**ENDEL & PELES**

Manufacturers and Wholesale Distributors  
New York City



EVERY LEATHER  
BAND FITTED AND CUSHIONED  
TO YOUR COMFORT



Insist Upon This  
Trade-mark in  
YOUR STRAW HAT